

## La mort de l'Ouvrier chrétien

J'étais en garnison à Paris, lorsque je fus placé dans un poste non loin de St-Sulpice; nous étions dix hommes, sous les ordres d'un sergent.

Assis sur le banc devant le corps de garde, je fumais en suivant d'un regard distrait les passants affairés. La sentinelle fit entendre les cris: "Aux armes!" Le sergent n'eut que le temps de commander: "A droite alignement. — Genoux terre!" — C'était le bon Dieu qui passait. Le sergent dit alors: "Numéros 4 et 5, marchez." — Je suivis le prêtre avec un camarade — c'était en 1868 — et nous fîmes halte devant une porte.

La maison était habitée par des ouvriers. Une porte s'ouvrit, et je vis un appartement, dans lequel deux femmes âgées et une petite fille se tenaient à genoux.

Le prêtre fut conduit dans la chambre à coucher, où je le suivis avec une dizaine d'ouvriers en tenue de travail. Au pied du lit, une femme âgée tenait sa tête dans son tablier. Le prêtre fit un signe, et chacun s'agenouilla. Je levai les yeux et le mourant m'apparut. On le souleva en appuyant ses épaules sur l'oreiller. Sa tête découverte se montra dans toute sa beauté. Le regard déjà voilé errait sur les spectateurs, les lèvres dessinaient un vague sourire. Un rayon de bonheur illuminait le front, tandis que les mains pressaient sur la poitrine un crucifix.

J'ai vu les joies et les bonheurs de la terre, et jamais, je vous le jure, je n'avais assisté à ce ravissement. Ce n'était pas la mort qui venait, mais une vie meilleure, éternelle, que cet homme voyait.

Lorsqu'il levait les yeux vers le ciel, des étincelles brillaient sous ses paupières.

Je ne saurais vous dire ce que j'éprouvais. Ma tête se courba, et pour la première fois de ma vie j'entendis la voix de Dieu. Pour la première fois je compris ce qu'est la vie, ce qu'est la mort. Mon regard se fixa sur cet ouvrier mourant, et il me parut entouré d'une auréole comme on en voit au-dessus des autels.

Le lendemain, je revins dans cette maison. L'homme était mort. J'entrai dans l'église de Saint-Sulpice, et je priai longtemps pour la première fois.

Le jour après, je suivais le convoi de cet inconnu en compagnie d'ouvriers, ses compagnons. Lorsque je jetai l'eau bénite sur la terre fraîchement remuée, mes yeux s'emplirent de larmes.

Je croyais, j'avais la certitude. Ah! Monsieur, que ne suis-je un écrivain pour exprimer ce qu'est la mort du chrétien! Mais, croyez-en un pauvre soldat ignorant, ceux qui ne voient pas le bon Dieu, ceux qui ne prient pas, sont aveugles ou fourbes.

Général AMBERT.